

La culture matérielle : un objet en question.

Anthropologie, archéologie et histoire

Alors que, dans les années 60-70, le concept de culture matérielle a été un outil heuristique important, mobilisé par historiens et archéologues, il a depuis connu un relatif effacement. Son utilisation a permis de faire converger de nombreuses problématiques et d'intégrer les objets dans leur matérialité même, et non seulement dans leur représentation écrite, dans le discours historique, qu'il soit produit par des archéologues ou par des historiens : la pauvreté, par exemple, se décrit non pas seulement par des cotes fiscales mais aussi par la détention d'objets liés au travail ou à la vie quotidienne : les retrouver en place dans des maisons fouillées donne des indications complémentaires à celles des inventaires après-décès. Or, c'est aussi de cela qu'il s'agit. L'histoire, comme l'archéologie pour une part, ne s'intéresse plus guère, en ce moment, aux dominés et aux indigents, tout comme elle semble placer au second plan le travail et les conditions concrètes de l'existence. La convergence entre archéologie et histoire, de même d'ailleurs qu'un certain usage de l'ethnographie, ont été liés au désir de connaître les conditions de vie des plus humbles, c'est-à-dire non pas des marginaux et des exclus, mais des travailleurs dont l'activité a rendu possible la croissance médiévale comme la reprise du XV^e siècle.

Or, par un curieux retournement, récemment, l'expression de « culture matérielle » est désormais utilisée pour aborder la question de la consommation et des comportements des élites et parler de leur environnement de biens meubles et d'objets. Le concept a cependant une pertinence et une utilité qui vont bien au-delà de considérations portant sur les élites : il concerne en effet essentiellement le travail, les techniques, la production en général, mais aussi la consommation, la mode et le goût ainsi que le commerce, la circulation d'objets d'usage devenus marchandises après avoir été produits. Il englobe aussi l'organisation de l'espace, qu'il s'agisse de l'espace domestique, celui de la maison d'habitation, ou de l'espace du travail, du champ à l'atelier.

Autrement dit, parler de culture matérielle est une façon d'aborder l'histoire économique en se fondant sur ce qu'il y a de plus concret et de plus visible et de participer ainsi à une forme d'anthropologie, ce qui est possible, même pour des périodes hautes. L'un des secteurs où l'expression de « culture matérielle » a été le plus utilisé, jusqu'à fonder la légitimité d'une nouvelle approche de l'archéologie, a sans conteste été le Moyen Âge : nous désirons en reprendre l'étude afin d'examiner sa pertinence et son utilité dans les conditions actuelles du travail historique et archéologique.

C'est pourquoi nous nous proposons d'organiser un groupe de travail autour de cette question importante à bien des égards. Celui-ci aurait pour but de relancer la discussion autour de la notion de culture matérielle, d'examiner sa définition, son champ d'application, l'évolution de son utilisation, son effacement et son emploi actuel afin d'examiner à quelles conditions son utilisation est encore possible.

L'aspect historiographique est ici indispensable : il faudra d'abord retracer les différents mouvements de pensée et les modalités de leur rencontre qui ont permis en France la convergence, pour un temps, de l'archéologie médiévale et de l'histoire, et de s'interroger sur ce que représente aujourd'hui cette notion pour les historiens médiévistes, comment ils y ont recours et quelles sont les glissements qui se sont opérés dans sa définition aussi bien que dans son usage. C'est pourquoi on organisera une première réunion en 2015 dont le but sera double : étudier l'historiographie de la culture matérielle et définir un programme scientifique qui permette de progresser dans notre compréhension de cet objet d'étude. Le court texte que

l'on propose ci-dessous pourrait servir de base de discussion lors d'une rencontre centrée sur ce débat.

Culture matérielle : Historiographie, méthodologie, épistémologie

La première interrogation à formuler concerne l'émergence d'une discipline nouvelle, l'archéologie médiévale, dans les années 1960 et sa rencontre non plus avec l'histoire de l'art mais avec l'histoire économique et sociale.

L'intérêt pour la culture matérielle qui se développe dans les années 1960 et 1970 à l'intérieur du monde académique français est le fruit d'une convergence entre plusieurs courants. Le premier, et sans doute le plus ancien, est celui qui fait se concentrer l'attention sur les objets : l'étude de la vie quotidienne et des objets qui la rendent possible est le premier pas vers une représentation de ce que peut être la culture matérielle, notion beaucoup plus vaste que la simple étude des objets pour eux-mêmes.

Il existe une tradition française d'étude des objets de la vie quotidienne. Celle-ci remonte à la seconde moitié du XIX^e siècle et mêle érudition locale (les revues d'histoire régionale étant les rares à publier sur les objets à cette époque), intérêt pour les belles choses (Viollet-le-Duc et son dictionnaire du mobilier) et travaux universitaires (Léopold Delisle, Victor Gay). En parallèle prend forme une école française de l'étude du folklore, dans lequel les objets trouvent leur place, et qui débouche sur une pratique ethnographique liée de près au Musée des Arts et Traditions Populaires. D'autre part, dans la constitution des problématiques liant archéologie, histoire et archéologie des techniques et anthropologie, apparaissent de nombreuses figures importantes, qu'il s'agisse de Georges Haudricourt, André Leroi-Gourhan, Charles Parain et Marc Bloch. Il y a là un plan d'histoire culturelle du XX^e siècle, lié au développement d'une vie intellectuelle autour du PCF dont l'étude doit être abordée : il faudra de ce fait faire appel à des spécialistes de ces questions apparemment peu débattues et pourtant si importantes pour l'histoire et l'archéologie du Moyen Âge.

Cet intérêt rebondit dans les années 1960 autour des relations construites entre universitaires français et universitaires d'Europe de l'Est. Dans ces pays, des Instituts d'histoire de la culture matérielle ont été fondés de façon extrêmement précoce : J.-M. Pesez, l'un des fondateurs de l'archéologie médiévale française, aimait à rappeler que c'est un décret de 1919, signé par Lénine, en pleine guerre civile, qui fonda l'Académie d'histoire de la culture matérielle de Moscou. Les recherches menées au sein de ces instituts ont structuré, dans certains pays et principalement en Pologne, des débats féconds autour de la question de la culture matérielle et, parallèlement, sur l'élaboration de nouvelles techniques de fouilles mieux à même de répondre à ces problématiques que celles utilisées jusque-là.

Les rapports que les hommes établissent avec les objets qui les entourent, qu'ils fabriquent, dont ils se servent et qu'ils échangent font alors partie intégrante des problématiques des historiens travaillant sur les sociétés et leurs économies. L'intérêt pour la culture matérielle culmine alors avec une série d'enquêtes (histoire des techniques, de la maison, de l'alimentation, du costume, etc.) avant que Fernand Braudel ne rédige *Civilisation matérielle et capitalisme*. Dans les années 80 et 90, c'est au tour des modernistes de s'emparer du sujet (Daniel Roche et son *Histoire des choses banales*). L'intérêt pour la culture matérielle comme sujet historique semble alors s'essouffler, mais on peut se demander s'il y a là un changement de problématique chez les historiens ou, au contraire, une amnésie historiographique : on ferait désormais l'histoire de l'alimentation ou de l'habitation sans référence à l'arrière-plan historiographique et théorique qui existe pourtant mais cesse d'être mobilisé. Le thème se renouvelle pourtant profondément chez les anthropologues avec l'émergence en Grande-Bretagne puis aux Etats-Unis des *Cultural Studies*. Apparaît également dans ce cadre une référence à l'ordinaire, au quotidien sous l'influence, entre autres, de Michel de Certeau. Les

thèmes de culture matérielle et de vie quotidienne connaissent un renouveau important dans les années 2000, principalement en Grande-Bretagne et aux États-Unis en opposition à l'accaparement du sujet par les historiens de l'art et sous l'influence des *Cultural Studies* ou en réaction contre elles. Il y a donc ici une question importante à creuser et qui touche aux liens que l'histoire économique entretient avec l'histoire culturelle.

On envisage donc cette étude comme celle d'une notion, utile voire indispensable à la réflexion historique, et de le faire dans une perspective historiographique large, qui doit balayer tout le XX^e siècle et mettre en cause les rapports complexes que les intellectuels européens ont entretenus avec le marxisme : l'histoire du Musée de l'Homme et celle du Musée des Arts et Traditions Populaires pourraient, de ce côté, être examinées, même rapidement parce que leurs programmes, leur réalisation ou leur échec ne sont pas neutres dans le paysage intellectuel français actuel. Il faudra également faire appel à des historiens spécialistes de l'histoire culturelle du XX^e siècle, comme aussi à des ethnologues et à des médiévistes afin de marier les différents aspects de cette question complexe.

D. Alexandre-Bidon, L. Bourgeois, L. Feller, P. Mane, C. Verna, , M. Wilmart,